

Comte de CORBIÈRE, *Souvenirs de la Restauration*, édition présentée et annotée par Bernard HEUDRÉ, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Mémoire commune, 2012, 256 p.

Cette publication intervient dans un contexte de redécouverte de la Restauration, en cours depuis une vingtaine d'années, notamment grâce à l'impulsion des travaux d'Emmanuel de Waresquiel. Longtemps resté dans l'ombre de son grand ami Villèle, Corbière se voit remis à l'honneur avec ses *Souvenirs*, en possession de la famille de Talhouët depuis la mort de Corbière et de ses descendants directs. Ils étaient restés inédits jusqu'à ce jour, même si André Desmots les avait déjà utilisés pour un mémoire universitaire<sup>3</sup>, et leur publication doit beaucoup à l'action du père Bernard Heudré, qui a ajouté dans les annexes plusieurs documents iconographiques disponibles sur Corbière.

Avant de tomber dans l'oubli, le personnage dont il est question ici a occupé une place centrale pendant la Restauration. En effet, Jacques Corbière (1766-1853), né d'une famille de robins à Corps-Nuds, près de Rennes, connaît une carrière assez exceptionnelle malgré ses origines modestes. Après être entré dans l'administration municipale de Rennes, il est élu député au Conseil des Cinq Cents en 1797 ; sa première expérience parlementaire est brève, car il se fait destituer par le coup d'État de fructidor. Revenu à Rennes, il se marie avec la veuve du constituant Le Chapelier, Esther Delamarre, qui lui apporte une fortune considérable. Désormais important notable d'Ille-et-Vilaine, Corbière est appelé au conseil général à l'occasion des premières nominations de Bonaparte en 1800. Il y siège sans interruption jusqu'en 1822 et en devient même président à plusieurs reprises (1804-1807, 1809-1810, 1813-1814, 1816-1822). Au retour des Bourbons, il est élu député d'Ille-et-Vilaine ; il siège parmi les ultras jusqu'en 1828, date à laquelle il devient pair de France. Son importance politique à la Chambre lui permet d'entrer comme ministre sans portefeuille dans le second ministère Richelieu en 1820, puis comme ministre de l'Intérieur dans celui de Villèle, du 14 décembre 1821 au 3 janvier 1828. Il a en outre occupé le poste de doyen de la faculté de droit de Rennes entre 1817 et 1820. La Révolution de 1830 le renvoie dans ses terres, où il se tient dans une profonde retraite.

C'est dans cette retraite qu'il rédige les *Souvenirs*, dont la taille est assez brève comparée aux autres Mémoires de l'époque (230 pages dans la présente édition), car Corbière ne s'occupe que des événements de la Restauration, sans développer le reste de sa vie.

La première partie, rédigée en 1838, traite de la Chambre Introuvable et occupe la moitié des *Souvenirs*. Il explique l'importance qu'il consacre à cette législature parce qu'« on [y] trouve en germe, tout ce qui l'a suivie, son histoire contient, en quelque sorte, celle de la Restauration » (p. 29). Il semble à cette occasion très

---

<sup>3</sup> DESMOTS André, *Les Souvenirs du comte Jacques de Corbière, Commentaire critique et édition intégrale du manuscrit*, DEA d'histoire du droit, Université Rennes 1, 1990.

remonté contre Decazes et Richelieu, qui ont d'emblée considéré les ultras comme des ennemis, alors que Corbière s'efforce de souligner leur modération. En se privant de leur appui, les deux ministres ont raté l'occasion de fonder la Restauration sur des bases fermes et ont réveillé la Révolution. En bon juriste, Corbière s'attache souvent à décrire les enjeux constitutionnels autour de la Charte et des différentes lois débattues. Il fait de fréquents rappels de droit et d'histoire, remontant à Richelieu et Montaigne en passant par Napoléon, pour lequel il conserve une certaine sympathie, notamment pour avoir rétabli l'ordre.

La même année, il ajoute une deuxième partie sur ses relations de travail avec Louis XVIII, où il se plaît à raconter de longues anecdotes sur le roi, dont il vante la culture et l'esprit vif, parfois même taquin.

Deux ans plus tard, il écrit une troisième partie simplement intitulée « Suite des souvenirs sur la Restauration », qui reprend le récit à partir de la dissolution de la Chambre Introuvable jusqu'en 1830. Il dit ne vouloir raconter que les événements où il a été personnellement impliqué, ce qui explique en partie la rapidité avec laquelle il traite les faits. Il termine cette partie par un chapitre intitulé « Difficultés du pouvoir actuel », où il critique le système politique de la Monarchie de Juillet, prophétisant même sa chute.

En 1850, après avoir lu les *Mémoires d'Outre-tombe*, il insère deux notes supplémentaires, une sur son ami Villèle et une sur Chateaubriand, son ennemi déclaré, car il tient à donner sa version de l'éviction de ce dernier du ministère en 1824. Dédaigneux, il lâche d'ailleurs que le livre du vicomte « ne semble pas avoir eu un grand retentissement » (p. 211). La raison de cette inimitié tient certainement au mépris que portait Chateaubriand à un parvenu comme Corbière.

En raison de ses origines sociales et de ses mœurs bourgeoises, Corbière était en effet moqué par ses contemporains, des quolibets circulaient sur lui (il était décrit comme venant d'une famille de « laboureurs »), y compris au sein du parti ultra, dont il semble n'avoir pas apprécié les aristocrates qui prétendaient le diriger. En écrivant ses *Souvenirs*, il a sûrement voulu préciser ses convictions ultras qui n'étaient pas évidentes au vu de ses origines et de ses premières amitiés (il annonce notamment qu'il était lié avec Royer-Collard pendant la Révolution). Indiquant appartenir au « royalisme bourgeois » (p. 47), il explique que son engagement en faveur de la Restauration lui est venu par un désir d'« ordre et de stabilité » après la Révolution, alors que – selon lui – les aristocrates n'y ont pour la plupart adhéré que par intérêt, après avoir servi l'Empire pour la même raison. Le choix de Corbière de se limiter à la Restauration est à ce propos dommageable car il ne livre que peu d'informations sur sa maturation politique depuis sa jeunesse, comme le ferait un mémorialiste classique. Les rumeurs le concernant semblent donc l'avoir vraiment touché, puisqu'il développe pour chacune sa version de l'histoire. Par exemple, il avait été fréquemment raillé pour avoir posé sa tabatière sur le bureau de Louis XVIII ; Corbière raconte au contraire que le roi n'en avait pas été offusqué (p. 136).

On peut néanmoins regretter que ces justifications par anecdotes se fassent au détriment de la description de son travail comme ministre de l'Intérieur. Il ne parle que très peu de ses nominations aux principaux postes administratifs, ou de ses relations avec ses subordonnés, ne citant même pas le baron Capelle, pourtant secrétaire-général et influent numéro deux du ministère. On trouve cependant quelques pages intéressantes sur Franchet d'Espérey, directeur de la Police générale, mais qu'il n'évoque là encore que par anecdotes. Il donne également des informations sur les coulisses de la politique, essentiellement les innombrables petites intrigues de Cour qui minaient le parti royaliste, ou bien les demandes pressantes que lui faisaient de nombreuses personnalités, monnayant leur soutien en échange de « places », ce qui l'agaçait beaucoup.

On peut en outre s'interroger sur le crédit à donner à un récit rédigé vingt ans après les faits, surtout que Corbière se livre par endroits à des réécritures de son action politique. Si l'on prend l'exemple de la décentralisation administrative, un des grands débats de l'époque, Corbière écrit qu'il avait « toujours été d'avis que ce serait une grande imprudence de vouloir désorganiser le grand système d'administration intérieure que Richelieu avait conçu, que Louis XIV avait consolidé, et que Bonaparte avait rétabli » (p. 62). Or, alors qu'il était dans l'opposition à Decazes, il avait réclamé, comme l'ensemble des ultras, la fin de la centralisation napoléonienne, notamment dans son conseil général. Une fois arrivé au pouvoir, Corbière ne fit rien en faveur de la décentralisation, irritant ses partisans et contribuant largement à la chute du gouvernement Villèle en 1827. D'où la gêne de Corbière pour parler de son rôle au sein du conseil général, où ses prises de position contredirent largement ses réalisations en tant que ministre, sur lesquelles il ne s'attarde d'ailleurs que sur une page, lorsqu'il en fait le bilan (p. 224).

Les *Souvenirs* restent malgré ces critiques un témoignage essentiel pour découvrir ce personnage-clé et atypique au sein du parti royaliste, d'autant plus qu'il appartient au camp toujours moins représenté des « vaincus », les pages sur la Chambre Introuvable étant certainement les plus intéressantes.

Josselin BLIECK  
auteur d'un master recherche, *Corbière, ministre de l'Intérieur*,  
Pierre KARILA-COHEN (dir.), Université de Rennes 2, 2012.

Gilbert NICOLAS, *Quand les instituteurs répondaient au ministre. Mémoires des maîtres de l'enseignement primaire sous le Second Empire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Mémoire commune, 2012, 442 p.

Avec la collection Mémoire commune, les Presses universitaires de Rennes nous ont déjà livré des documents du plus haut intérêt, souvenirs, mémoires, journaux intimes, carnets, récits de voyage. L'ouvrage de Gilbert Nicolas, *Quand les instituteurs*